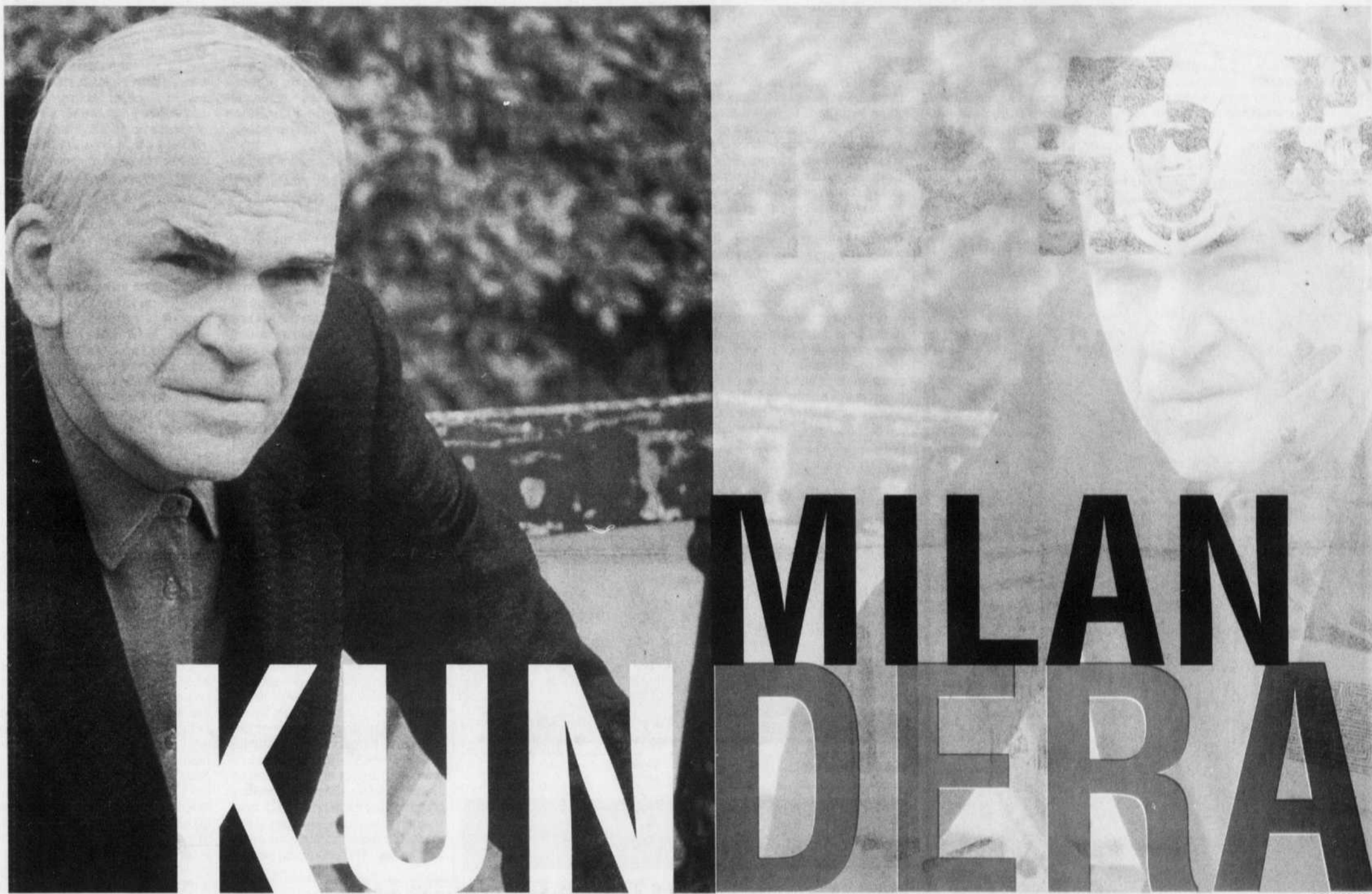




◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

CABIER
F



MILAN KUNDERA

LE ROMAN COMME ART

FRANÇOIS RICARD

Il n'est aujourd'hui aucun autre romancier qui possède, autant que Milan Kundera, la conscience réfléchie de son art. Aucun qui ait, comme lui, conçu une idée aussi nette et aussi exigeante de ce qu'est le roman. En ce sens, Kundera est un peu au roman ce que Mallarmé ou Valéry ont été à la poésie moderne: le formulateur le plus rigoureux de ce qui fait à la fois sa spécificité, sa nécessité et son irremplaçable beauté.

Avec *L'Art du roman* (1986) et *Les Testaments trahis* (1993), *Le Rideau* forme une magnifique trilogie essayistique à l'intérieur de laquelle circulent, comme des thèmes sans cesse enrichis et approfondis par des variations nouvelles, les mêmes grandes préoccupations esthétiques et existentielles. Malgré la diversité des sujets qu'il aborde, ce livre constitue donc une autre étape de l'inépuisable méditation kunderienne sur l'art du roman. Au cœur de cette méditation se trouve la conviction que le roman n'est ni un simple «genre» littéraire ni l'une des provinces parmi d'autres de la Littérature, de l'Écriture, de l'Imagination ou de quelque autre empire général du même ordre. Le roman est un art à part entière, au sens le plus précis et le plus fort du terme, tout comme le sont, par exemple, la musique ou la peinture.

Un art, cela veut dire, d'abord, un langage et une forme spécifiques, caractérisés, d'un côté, par le recours à deux données essentielles: le personnage, la prose, et, d'un autre côté, par une liberté de composition et une ouverture qui offrent au romancier des possibilités pratiquement

illimitées, quoique encore largement inexplorées. Un art, cela suppose, également, une matière particulière, qui n'est nulle autre pour le roman que l'existence (la «nature humaine», disait Fielding), dont il a pour fonction (pour devoir absolu) de dévoiler et de comprendre des aspects encore ignorés. C'est le sens de la métaphore du «rideau» qui traverse tout le livre: le roman, s'il est fidèle à sa raison d'être, ne peut naître et se développer que par le geste mental qui consiste à déchirer le rideau des préinterprétations (lyriques, idéologiques, philosophiques et autres) derrière lequel se cache la réalité du monde et de notre existence. Ainsi, seul le roman peut, comme le voulait Flaubert, «aller dans l'âme des choses» et y découvrir ce que tout, autour de nous, conspire à nous faire perdre de vue et qui forme pourtant l'essentiel de notre expérience commune: l'inéluctable «prose de la vie», «l'immense et mystérieux pouvoir» qu'exercent sur nous le «futile» ou la bêtise (cette «tendre fée»), et cette conscience, enfouie en nous, que quoi que nous fassions «la vie humaine en tant que telle est une défaite». Mais ce que découvre aussi le roman, c'est qu'en tout cela réside une forme — plus humble mais plus vraie peut-être que toute autre — de la beauté.

Seul le roman peut, comme le voulait Flaubert, «aller dans l'âme des choses»

Art, le roman l'est encore parce qu'à l'instar de tous les autres arts, il possède — ou mieux: il est lui-même — une manière unique d'aborder le monde et d'entrer en relation avec lui. Certes, la pensée du roman est une pensée hypothétique et fragmentaire, sa métaphysique est essentiellement profane et ironique, sa morale ne peut être dissociée de l'humour et du jeu. Mais elles n'en constituent pas moins, en nos temps furieuse-

ment naïfs et désabusés, le dernier refuge, peut-être, de l'esprit critique et de la lucidité, c'est-à-dire de la liberté.

L'art du roman, enfin, tisse à travers le temps et les œuvres sa propre histoire, liée, certes, mais irréductible à l'Histoire commune des sociétés et des nations. Comme celle de la peinture ou de la musique, l'histoire du roman est la suite des œuvres de valeur qui, peu à peu, à tour de rôle, précisent sa nature, lui inventent de nouveaux moyens et en étendent le territoire. Cette histoire, précise l'auteur de *Rideau*, «n'a rien à voir avec le progrès; [...] elle ressemble à un voyage entrepris pour explorer des terres inconnues et les inscrire sur une carte», si bien que «l'ambition du romancier est non pas de faire mieux que ses prédécesseurs, mais de voir ce qu'ils n'ont pas vu, de dire ce qu'ils n'ont pas dit». L'histoire du roman, en d'autres mots, est l'héritage que recueille chaque romancier, le milieu dans lequel il situe sa propre aventure, et le «grand contexte» à l'aune duquel se mesurent la signification et la valeur de chaque œuvre nouvelle. Pour Kundera, qui reprend l'idée goethéenne de «Weltliteratur», cette histoire est transnationale par définition. D'abord européenne, à travers le lignage qui va de Rabelais et Cervantès jusqu'à la «grande pléiade» des romanciers centre-européens (Broch, Musil, Kafka, Gombrowicz), en passant notamment par les Anglais Fielding et Sterne, les Français Balzac et Flaubert, le Russe Tolstoï, elle s'élargit bientôt à l'Occident entier, voire au monde, avec l'arrivée des grands romanciers américains du Nord et du Sud (entre autres Faulkner, Carpentier, Fuentes), auxquels Kundera consacre ici des pages superbes.

Essai au sens propre, ce livre sur le roman et à partir du roman est avant tout l'œuvre d'un romancier, et non celle d'un professeur ou d'un théoricien. Si théorie il y a, c'est, comme celle qu'on trouve dans le *Tom Jones* de Fielding, une

«théorie légère et plaisante; car c'est ainsi que théorise un romancier: en gardant jalousement son propre langage, en fuyant comme la peste le jargon des érudits». Et en fuyant aussi la rigidité des raisonnements et des démonstrations. Un romancier qui parle de l'art du roman, écrit Kundera à propos de Gombrowicz, est «comme un peintre qui vous accueille dans son atelier [...]. Il vous parlera de lui-même, mais encore plus des autres, de leurs romans qu'il aime et qui restent secrètement présents dans son œuvre propre. Selon ses critères de valeur, il remodelera devant vous tout le passé de l'histoire du roman et, par là, vous fera deviner sa propre poétique du roman».

Divisé en sept parties, elles-mêmes divisées en petits chapitres centrés chacun sur un motif particulier qui peut être tantôt une idée, tantôt une métaphore, tantôt une anecdote, tantôt encore l'analyse de tel ou tel roman (notamment *L'Éducation sentimentale*, *Anna Karénine*, *Don Quichotte*, *L'Arrière-saison* d'Adalbert Stifter), écrit dans un français d'une sobriété et d'une limpidité exemplaires, *Le Rideau* est construit comme le serait une longue conversation amicale, où se mêlent librement le grave et le léger, le passé et le présent, le sérieux et le comique, le rapide et le lent, mais où, pourtant, jamais on ne quitte l'essentiel. Comme si cette conversation ne faisait qu'accompagner une promenade, une autre promenade du romancier (et donc de son lecteur) dans le territoire qu'il connaît le mieux et qu'il ne se lasse jamais de parcourir, car c'est sa seule et unique patrie: l'art du roman.

Collaborateur du Devoir

LE RIDEAU

Milan Kundera

Gallimard

Paris, 2005, 197 pages

LIVRES

La poésie dans tous ses éclats

La formule enrichie du 6^e Marché francophone de la poésie

FREDÉRIQUE DOYON

À l'heure où le livre s'ancre dans la ville dans le contexte de Montréal, capitale mondiale du livre, le 6^e Marché francophone de la poésie en profite et multiplie les démarches afin de faire entendre les voix de la poésie d'ici. On peut même dire que la poésie cherche à se faire voir puisque le volet des spectacles et des tables rondes prend du galon.

«L'accent est plus marqué en matière de variété des activités», souligne au Devoir Isabelle Courteau, directrice générale de la maison de la poésie qui orchestre l'événement en cours. C'est là le but de cette manifestation, qui se veut un rendez-vous du milieu, mais aussi de tous les lecteurs. D'où le thème de cette édition: «Passers de vers».

L'événement a officiellement pris son envol jeudi place Gérard-Genin, avec le colloque annuel qui portait d'ailleurs sur un chaînon essentiel — mais souvent manquant — à la transmission de la poésie: la critique. Quelque 120 poètes, éditeurs et autres passeurs participent à la manifestation, tous volets confondus. Le traditionnel chapiteau de la place Gérard-Genin, au métro Mont-Royal, abrite une soixantaine d'éditeurs et de revuistes de la francophonie, qui proposent leurs plus récentes parutions tout au long de la journée. Des poètes offrent également des lectures de leur œuvre fraîchement publiée.



Pierre Nepveu

Chaque jour, une table ronde aborde l'un des enjeux actuels de la poésie. Aujourd'hui, Bruno Roy lance le débat sur la mise en spectacle de la poésie, qui a connu un

essor fulgurant depuis une dizaine d'années et ne fait pas l'unanimité dans le milieu. «C'est un mouvement qui correspond à ce qui se passe ailleurs, même s'il y a plusieurs courants», rapporte Mme Courteau. Gilles Marcotte s'est prononcé contre la lecture publique. Pour d'autres, cela dépend. On a une relation intime comme lecteur. Quelles sont les conditions favorables à la transposition sur scène? Qu'est-ce qu'on gagne? Qu'est-ce qu'on perd? Une chose est claire, c'est qu'il y a un besoin du public.»

Le lendemain, on s'entretient plutôt de la dimension sacrée de la parole poétique avec la poète innue Rita Mestokosho, le théologien, professeur et poète Jacques Gauthier et le Toulousain Serge Pey, poète chaman et performeur. C'est aussi le dernier jour de la manifes-

tation qu'est révélé le lauréat du Prix des poètes, désigné par vote populaire. France Théorêt, Suzanne Jacob et Yves Préfontaine sont en lice pour la cuvée 2005.

La poésie à voir

Malgré le débat qui l'entoure, le spectacle de poésie n'est pas boudé pour autant. Au contraire, sa formule est enrichie cette année. Ce soir, on rend hommage à Fernand Ouellette, avec la participation des poètes Pierre Nepveu, Hélène Dorion, Jean-Marc Fréchette, Louise Dupré, Denise Brassard, Antoine Boisclair, Pierre Ouellet et des musiciens Pierre Côté (contrebasse) et Sylvain Daigneault (piano). Le principal intéressé sera bien sûr de la partie, ce qui ne manquera pas de créer une atmosphère chaleureuse et intime, assure Mme Courteau. «On n'a pas souvent l'occasion de rendre hommage à un poète qui cumule 50 ans de carrière.»

Le clou de cette édition demeure toutefois *La Ville, corps et âme*, soirée de clôture du Marché, qui présente la poésie montréalaise dans tous ses éclats, à l'heure où les générations se déclinent autant que les styles. Une trentaine de poètes, dont Antonio D'Alfonso, Yves Boisvert, Carole David, Denise Desautels, Hélène Dorion, David Wormäker et Jean-François Poupart, passeront leur vers sur la scène de l'Usine C en toute simplicité. «C'est la première fois que le milieu a des moyens aussi importants pour un spectacle centré sur la poésie, fait remarquer la directrice. Les mots sont au cœur de la soirée. Il n'y a pas d'accompagnement musical, alors c'est un pari radical. C'est le jeu de registres des voix poétiques qui prime. On sort de l'idée de simplement défiler sur scène pour lire son poème.»

Le comédien, auteur et metteur en scène Alexis Martin orchestre ces voix multiples et joue avec leur écho sans avoir peur du contraste des personnalités en présence. Pour une mosaïque poétique à l'image d'un milieu en pleine régénération.

Collaboratrice du Devoir

EN APARTÉ

Au dépotoir des nouveautés



Jean-François Nadeau

Si les éditeurs s'entendent, en règle générale, pour dire que trop de livres paraissent chaque année, il est néanmoins évident que personne ne songe vraiment à réduire la cadence de production. L'exemple des États-Unis est à cet égard patent. En 2004, les différents éditeurs y ont lancé rien de moins que 195 000 nouveaux livres. Un record. Il s'agit d'une hausse de 14 % par rapport à l'année précédente et de 72 % par rapport à 1995.

Les éditeurs de littérature ont, tout particulièrement, continué de lancer des titres au gré du vent. On compte 25 000 nouveautés au rayon de la fiction en 2004, soit 43 % plus de titres que l'année précédente.

Au chapitre des essais, la production américaine témoigne d'une triste tendance mondiale. D'une part, on observe de plus en plus de livres consacrés à la religion, à la croissance personnelle et aux voyages et, d'autre part, de moins en moins d'ouvrages consacrés à l'éducation, à l'histoire et aux sciences. Bref, l'esprit mou se porte assez bien merci.

Et les ventes? Malgré l'augmentation astronomique du nombre de titres publiés, les ventes globales ont chuté de 40 millions d'exemplaires... Plus on publie, moins on lit!

Ce sont les principales conclusions auxquelles en arrive le rapport Bowker, qui vient d'être lancé aux États-Unis par le Book Industry Study Group.

La situation est-elle différente ailleurs sur la petite planète occidentale? Pas à ce qu'il semble, hélas.

En France, le nombre de livres publiés a aussi doublé en une décennie, pour atteindre 50 000 nouveautés en 2004, rapporte Laurence Santantonios, journaliste à la revue *Livres Hebdo*, dans un ouvrage qui vient de paraître et intitulé *Tant qu'il y aura des livres* (Bartillat).

Une librairie de l'Hexagone de taille moyenne, qui compte d'ordinaire entre 20 000 et 30 000 titres, n'est donc plus à même de présenter les quelque 4000 nouveautés susceptibles de lui arriver chaque mois. D'ailleurs, comment un libraire peut-il bien faire son travail en étant ainsi inondé? Il devient de plus en plus un simple manutentionnaire de cartons d'emballage. Il déballe les nouveautés et les remballage trois mois plus tard pour tenter de faire un peu de place à d'autres nouveautés...

Comme les retours des libraires sont de plus en plus nombreux, il faut voir à se débarrasser des Himalayas de papiers invendus qui s'accumulent dans les entrepôts des distributeurs et des éditeurs. Ainsi, en 2003, sur les quelque 533 millions d'exemplaires imprimés en France, on estime à 104 millions le nombre d'exemplaires détruits. Un nouveau livre sur cinq est donc destiné à être passé au pilon au cours de l'année. Le recours au pilon a

ainsi doublé en dix ans. Si on publie plus, on réduit en bouillie davantage. Logique.

Au Québec, les statistiques de l'édition ne sont pas encore disponibles pour les années 2003 et 2004. On sait cependant que la production de titres des maisons d'édition a connu une augmentation de près de 45 % entre 1992 et 2002, passant d'à peine 3000 titres à plus de 4300.

Faut-il publier moins? Sans doute. Mais quel auteur est de trop? Peut-être la question mérite-t-elle d'être reformulée selon une autre perspective, comme le suggère Laurence Santantonios. «Le problème n'est pas l'inflation du nombre de titres, mais que ces livres, si divers, soient traités à la même enseigne, au même rythme, par des structures de distribution de plus en plus sophistiquées et industrielles, donnant plus de chance aux best-sellers programmés à l'avance et vendus en piles à l'entrée des magasins qu'à la création littéraire, discrète et sagement rangée dans les rayonnages des librairies.»

D'ailleurs, cette structure de type industriel finira peut-être par étouffer elle-même à force de se complaire dans ses habitudes d'obèse. Pas un trimestre où on ne nous annonce le rachat d'une maison ou d'un groupe de presse, au Québec ou ailleurs, par un ogre en appétit. Il y a quelques semaines encore, le Groupe Éditis mettait la main sur Le Cherche midi. Cette semaine, les Éditions Privat annoncent qu'elles reprennent les Éditions du Rocher, lesquelles venaient tout juste d'acheter la chouette catalogue du Serpent à Plumes. Filiale du groupe pharmaceutique Pierre Fabre, qui vient de céder ses actifs d'une importante station de radio, Privat pourra vraisemblablement s'appuyer, pour ses activités, sur les hebdomadaires régionaux que possède le groupe en France. Chose certaine, le patron de l'ensemble annonce déjà de grandes vagues de publications nouvelles. Donc encore plus de titres à prévoir...

Ces dernières semaines, impossible de passer une journée dans ce journal sans tomber à tout moment au téléphone sur un certain Julian Samuel. Vous le connaissez? Ce monsieur s'est donné beaucoup de mal pour produire *Save and Burn*, un documentaire sur l'univers des grandes bibliothèques du monde et sur la place qu'elles jouent dans l'édification des consciences culturelles. Il a interrogé et mis en scène différents acteurs de ces lieux souvent feutrés. La narration est un peu lourde et la dynamique globale de l'ensemble manque quelque peu d'huile et de fini. On découvre cependant dans ce documentaire certains aspects de la vie culturelle dont les bibliothèques se sont fait le gage au fil des siècles.

Vous ne verrez sans doute pas ce petit film. Les réseaux de distribution étant ce qu'ils sont, la place pour des réalisations de ce genre demeure à peu près inexistante.

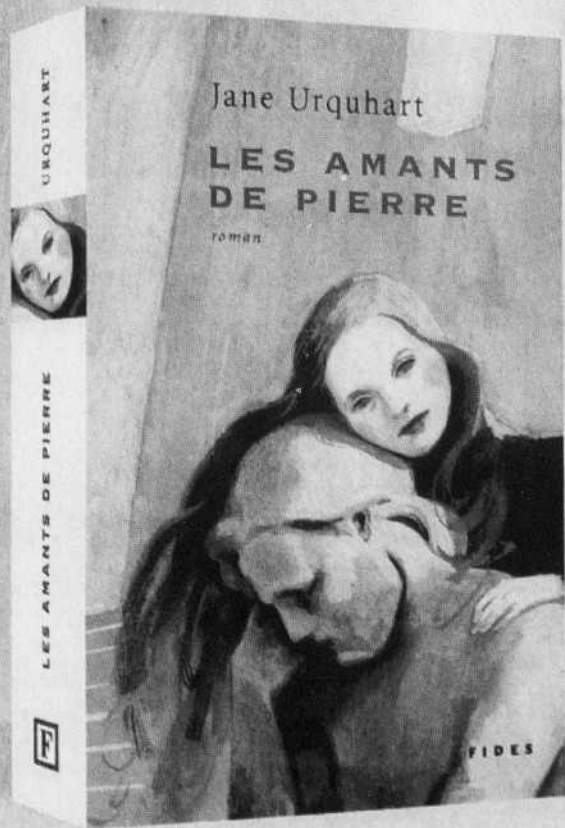
Le film aurait-il pu être projeté dans un espace alternatif tel que la Grande Bibliothèque du Québec? Peut-être, mais l'institution affirme avoir déjà programmé ses activités pour les mois à venir.

Ce qui n'empêche pas Julian Samuel de partir en croisade contre la Grande Bibliothèque et contre sa directrice, Lise Bissonnette. Motif? Si son film n'est pas diffusé dans la Grande Bibliothèque, dit-il, c'est que l'institution ne supporte ni les anglophones ni les gens de couleur. Bref, il y aurait du racisme dans l'air qui clouerait d'avance son film au plancher. Et pourquoi ne parlez-vous pas ou ne diffusez-vous pas son film ailleurs? Pour la même raison, clame-t-il. Évidemment...

jfnadeau@ledevoir.com



Une grande voix littéraire à découvrir!



488 pages • 29,95 \$

www.editionsfides.com



Denise Desautels

éditions Liber

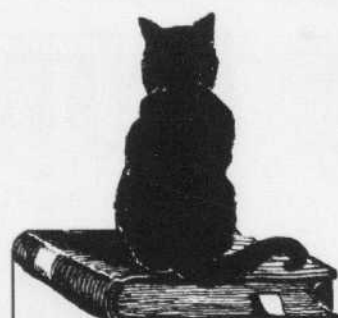
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Patrick Forget

Sur la manifestation
Le droit et l'action collective



176 pages, 21 dollars



La BOUQUINERIE

vous offre les plus beaux livres et disques compacts d'occasion à une fraction du prix du neuf. Arts, philosophie, littérature, histoire; musique francophone, classique, jazz et d'avant-garde.

Achat à domicile

4075, rue Saint-Denis, Angle Duluth 288-5567

799, Mont-Royal Est Angle St-Hubert • Métro Mont-Royal 523-5628

L'intellectuel sans domicile fixe...



LIBERTÉ No 268

MICHELINE CAMBRON • PHILIPPE GAJAN • PHILIPPE GENDREAU
OLIVIER KEMID • PIERRE LEFEBVRE • CHRISTIAN NADEAU • SERGE NOËL
ANNE-MARIE RÉGIMBALD • JEAN-PHILIPPE WARREN ET PAUL BELANGER
DESSAVAGE • CHRISTIAN MONNIN • RENÉ VIAU

WWW.HEVUELIBERTÉ.CA / ABONNEMENT (514) 598-8457

LITTÉRATURE

Les rêves ciselés de Jane Urquhart

GUYLAINE MASSOUTRE

L'œuvre de Jane Urquhart s'attache à des personnages passionnés et rêveurs, hantés par une vive imagination. Sur leur visage, on distingue les reflets d'une géographie ouverte, changeante comme la lumière du ciel. Ils sont typés, ces habitants de l'Ontario. Leur mémoire visuelle les pousse au souci du petit détail, que la présence des lieux, soudain tangible grâce à ces touches précises, ravi dans leur corps. Leurs contours se mêlent à l'atmosphère, et la fiction prend racine.

Quand on a pu lire en français, en 1998, *Le Peintre du lac* (*The Underpainter*), Urquhart s'était taillé un joli succès: *Away* (*La Foudre et le Sable*), son troisième roman, s'était placé en tête des ventes torontoises pendant près de trois ans. Le meilleur arrivait. Le lac Ontario, avec ses bourrasques furieuses et ses couleurs liquides et frémissantes, propres à inspirer l'œil sensible d'un peintre, prêtait sa géographie plutôt froide et distante — ses «effacements», écrivait Urquhart — à la subtilité minutieuse d'une langue d'écrivain. Dans *Le Peintre du lac*, l'écriture, vouée à la sensation, est épurée.

Après l'accueil triomphant, fait à Paris, à l'auteur de *The Whirlpool* (*Niagara*) et de *Changing Heaven* (*Ciel changeant*), le Québec a accueilli *Verre de tempête* (des nouvelles publiées à l'Instant même, 1997) et *Les Petites Fleurs de madame de Montespan* (des poèmes, avec journal et notes, publiés chez Triptyque, 2000).

Voici maintenant *Les Amants de pierre* (*The Stone Carvers*). La traduction est désormais disponible grâce à une diffusion bicéphale: la petite maison d'édition française Les Deux Terres et Fides, à Montréal, ont lancé l'œuvre sur le marché presque en même temps; tandis que *Niagara* passe au Seuil, dans la collection «Points».

Chassés-croisés atlantiques

Fort bel ouvrage, *Les Amants de pierre* est aussi une excellente histoire. Construit en trois parties, il débute en Bavière, au milieu du XIXe siècle, et se transporte en Ontario, à Becker's Corners, au début des années 30. On y raconte la légende d'un village, fondé par un père autrichien, auquel un autre Autrichien, dénommé Becker, aurait donné, non seulement un christ en bois époustouffant, mais aussi une lignée de sculpteurs.

Doté de plusieurs portes d'entrée narratives, *Les Amants de pierre* a pour cœur l'étonnant destin de Klara, petite fille dudit Becker, et de son frère, Tilman, incorrigible fugueur. Klara voue sa solitude à deux chers disparus: son amant Eamon, dit «l'Irlandais muet», mort à la guerre, et son frère Tilman, un être d'une extrême sensibilité que l'espace environnant semble avaler comme un

poisson dans l'océan.

Dans la tradition du conte réaliste, Urquhart, changeant de narrateur au besoin, entraîne le lecteur dans les préoccupations de chacun. Il est extraordinaire, ce Tilman, âgé d'une dizaine d'années, enchaîné et enfermé dans un corset de fer, tel un chien à sa niche. Il ruse et, boulet encore aux pieds, il s'élance libéré dans une vie de vagabond. On l'accompagne sous les ponts, dans des refuges insolites, auprès de congénères colorés et prêts à l'aider.

Ni la vie dure dans les fermes, ni l'errance sur des routes vides n'arrêtent Tilman, fier de ses devises: «Rester près de quelque chose qui conduit quelque part» et «Toujours savoir quelle rue vous emmène hors de la ville». Sa silhouette enfantine est de celles qu'en littérature on n'oublie pas.

Tracés dans l'espace

À côté de Tilman, Eamon incarne une autre figure intéressante; sa légèreté, mélange de liberté et de souffrance, inspire les sculptures de Klara. Jamais ces êtres ne céderont devant la loi des traditions, qui prétend assigner aux caractères des rôles et des fonctions. Avec son allure de cygne, Eamon au petit gilet rouge enveloppe ses rêves de vol d'un linceul éclatant, taillé par Klara à son corps défendant. Qu'elle se taise n'a rien d'étonnant. Chut, la légende va surgir.

On ne saurait ignorer la finesse des lignes, chez Urquhart. Les vies, pour jouer, n'ont besoin que de quelques pensées; et si les êtres s'agitent, c'est que chacun se démène pour ne pas perdre son fil. Les actes de fidélité portent le poids du passé; ils laisseront des traces, longtemps après que les corps auront disparu. On dira qu'il y a dans ce livre une ambiance, un horizon d'histoire et un art.

Urquhart conserve ainsi les liens toujours actifs par-delà la distance, les voyages, les gestes cruels, les maisons fermées. Il est question de retrouvailles, de reconnaissance, d'affinités électives entre des êtres migrants. Ils s'uniront dans la pierre des statues, en route vers leurs lieux d'origine, sans renoncer au mystère humain.

Qu'on ne se surprenne pas à lire qu'entre les copeaux de bois d'un atelier silencieux, plus de savoir transmis se déploie sans explication que dans la culture savante. L'idée n'est pas d'opposer l'un à l'autre — la troisième partie, sise à Vimy, en Artois, le montre assez —, mais de creuser avec art dans l'épaisseur de l'être, jusqu'au lieu où le cœur ébranlé ne sait plus si c'est d'amour qu'il bat ou de son propre allant vers la liberté.

Collaboratrice du Devoir

LES AMANTS DE PIERRE

Jane Urquhart
Traduit par Anne Rabinovitch
Fides
Montréal, 2005, 485 pages



Louis Hamelin

La récente réédition, en France, du *Cavalier de Saint-Urbain*, septième roman de Mordecai Richler, paru pour la première fois en 1966, nous donne l'occasion de nous pencher de nouveau sur le cas Richler, exercice toujours stimulant. Occasion aussi de lire ou de relire un gros roman qui, avec ses maladroites, son humour impayable, ses jugements politico-culturels à l'emporte-pièce et cette énergie créatrice débridée qui fait du romancier montréalais le petit cousin nordique de Philip Roth, constitue une sorte de laboratoire thématique des grandes œuvres de la maturité: *Gursky* et *Le Monde selon Barney*, notamment.

L'histoire que raconte *Le Cavalier*... se déroule entre Londres (où Richler a vécu entre 1954 et 1972) et Montréal, et l'ambition, avec la mauvaise conscience, en constitue un des thèmes dominants. Pour Jacob Hersh (appelez-le Jake...), metteur en scène qui aspire à passer du petit écran au grand, et ses amis, comme probablement chez le Richler de cette époque, le Canada au milieu du XXe siècle (son siècle, dit-il Laurier!), c'est le zéro absolu de la culture. La seule qui vaille se trouve à Londres, patrie de Shakespeare et de Dickens. La rue Saint-Urbain est un ghetto, Montréal un trou, alors vivement Toronto! Mais Toronto, ce n'est rien non plus et, de toute manière, que peut bien valoir le jugement d'un pair canadien? Direction Londres. Et à Londres, devinez quoi? On se rendra vite compte que, décidément, c'est à New York que ça se passe...

La mécanique de l'ambition est ainsi impitoyablement démontée, fondée sur un mépris pour ainsi dire préalable à l'endroit de tout ce qui, n'étant pas situé un peu plus haut que soi, ne permet pas de grimper. Être là où ça bouge, rencontrer les bonnes personnes, être invité aux soirées dont tout le monde parle: lois fondamentales de la réussite artistique depuis toujours, le talent, lui, ne servant que d'accessoire.

Le star-système de Londres des années 50 paraît tout aussi excitant, vain et déprimant que le nôtre, machine à vendre du rêve et de la fesse opérée par une bande de parvenus. Un des aspects réjouissants du roman est cette radiographie du Gotha londonien qui révèle à cru les petits bobos

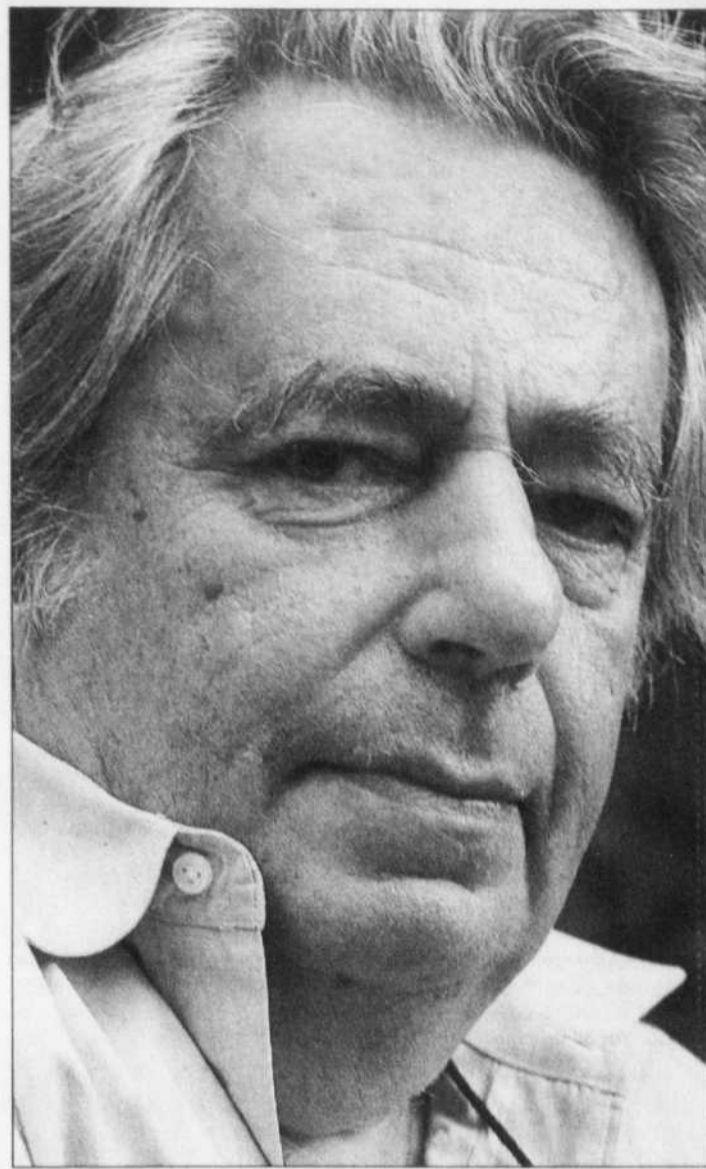
de ces hommes d'âge certain qui tiennent les cordons de la bourse et exercent plus qu'un droit de regard sur le troupeau des starlettes. C'était avant le Viagra...

Le mépris semble une donnée naturelle de l'univers richlérien. Pour mépriser, il faut se croire (ou se savoir) supérieur. Les personnages des livres de Richler évoluent rarement dans la grosse misère. Ils lisent le *Financial Times*, gardent un œil sur les cotes de la Bourse et tiennent leur comptable occupé. Ils ne craignent aucune révolution, ont la conscience marquée par l'Holocauste, soit, mais Israël veille désormais au grain. Une seule chose peut ébranler leur univers: la conscience coupable. Chez Jake, elle va s'incarner dans deux personnages qui deviendront les pôles d'une vie oscillant entre l'insatisfaction et l'autosatisfaction. D'abord Harry, comptable que sa profession condamne à favoriser les entourloupes fiscales des gens comme Jake pour un salaire de misère. Et pourtant membre du club Mensa, où se retrouve l'élite des cerveaux. Harry, preuve vivante et dérangeante que le système n'est pas toujours juste.

Et puis, il y a Joe, le Cavalier en personne. Il contient déjà en germe le Solomon Gursky qui éclora plus tard pour donner cet improbable chef-d'œuvre: un roman juif du (Grand) Nord.

Fantasque et insaisissable, de taille à se coller à l'histoire de son siècle tout en changeant de personnalité comme de chemise, Joe, c'est le Golem de Richler, un vengeur juif extravagant qui parcourt la planète pour défendre son peuple. Se rattachant à cette figure idéale tandis que sa propre vie de réalisateur et de faiseur, privé de gloire véritable et pourtant grassement payé, s'étiole cahincaha, Jacob investit ce mythique personnage de sa jeunesse de la mission de réchapper non plus seulement ses coreligionnaires, mais aussi sa carrière sans grandeur de profiteur du système. Il croit savoir que le Cavalier se trouve en Argentine, l'imagine en chasseur de nazis lancé sur les traces du sinistre docteur Mengele. Mais si Joey n'était qu'un fripon et un détresseur d'honnêtes femmes? Rarement aura-t-on vu héros plus ambigu que cet ancien acteur et joueur de baseball dont Jake, mû par un tardif sursaut d'idéalisme, cherchera la trace en Israël et en Allemagne.

La trame, parfois mal ficelée, aux morceaux de bravoure longs à décoller, permet d'entrevoir les grands morceaux narratifs de la période plus tardive. Mais le livre se laisse dévorer, entre autres pour les fascinants aperçus qu'il nous donne d'une pensée politique encore en gestation, mais dont les postulats paraissent déjà



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Mordecai Richler

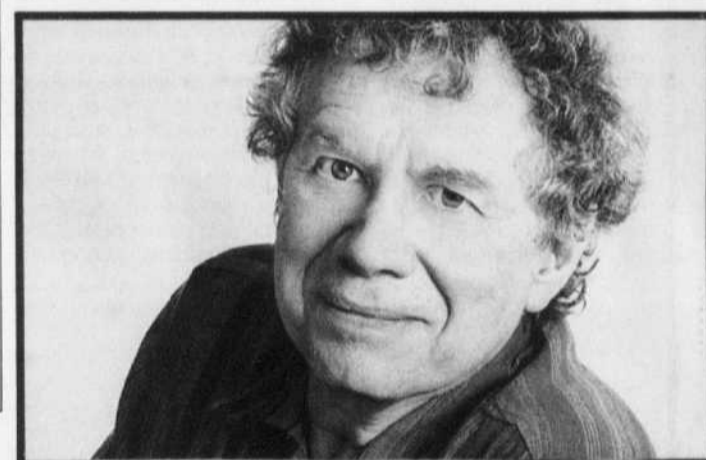
éminemment contestables. Le devoir de mémoire chez Richler donne un peu froid dans le dos, lorsque, par exemple, par la voix de son narrateur et alter ego, il se vante de détester tous les Allemands sans distinction. «La haine était une question de discipline. Il faudrait qu'il s'entraîne, c'est tout.» Bien sûr, la Shoah. Mais la haine comme discipline, Himmler ne dirait pas mieux. Dans l'œil de Richler, entre paille et

poutre, on retrouve le miroir piégé du racisme.

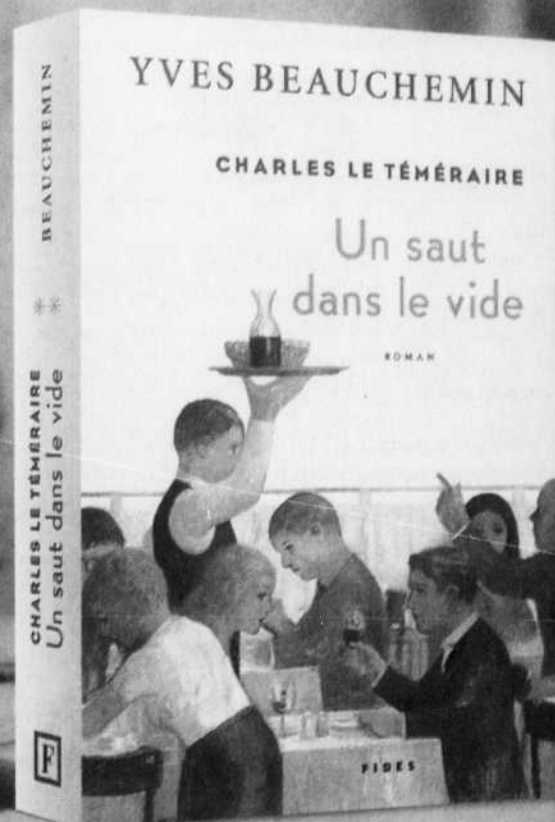
Collaborateur du Devoir

LE CAVALIER DE SAINT-URBAIN

Mordecai Richler
Traduit de l'anglais (Canada) par
Martine Wiznitzer
Éditions Buchet-Chastel
Paris, 2005, 556 pages



Le roman de l'été maintenant en librairie



416 pages • 24,95 \$

www.editionsfides.com



LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ Littérature
- ~ et de collections
- ~ Philosophie
- ~ Canadienne
- ~ Sciences humaines
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Service de presse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Roger Cevey

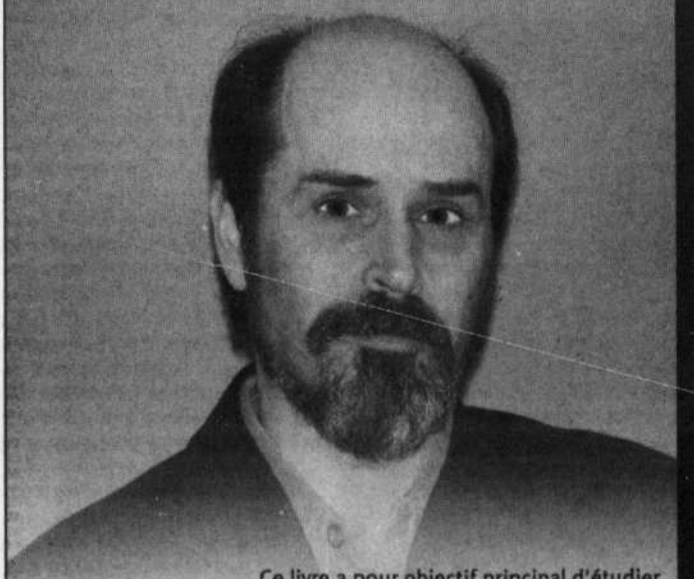
Regard éthique sur le geste éducatif



144 pages, 15 dollars

Théorie et littérature

XYZ éditeur



Ce livre a pour objectif principal d'étudier les représentations du lieu habité dans la littérature migrante au Québec depuis les années quatre-vingt.



Simon Harel
Les passages obligés de l'écriture migrante

essai
256 p., 27 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

LITTÉRATURE

Voyage au cœur de l'autodérision

FABIEN DEGLISE

Le fiasco est évident. Mais il est aussi facilement encaissé. Avec sa dernière création littéraire, *L'Égoïste romantique* (Grasset), Frédéric Beigbeder ré-voit secrètement, dit-il, de se débarrasser une fois pour toutes de l'image de snobinard arrogant, sexiste et blasé qui lui colle à la peau. Sa médecine (concentrer dans un antihéros tous les défauts que ses nombreux détracteurs lui prêtent avant de le malmenier) n'aura finalement pas fait mieux qu'un placebo. «C'est un échec total», lance à l'autre bout du fil l'homme derrière ce roman bien de son temps. *A en juger par les critiques, je viens d'en reprendre pour 20 ans de frivolité et de mondanité.*

Le contraire aurait certainement été décevant. Beigbeder, au grand bonheur de ses inconditionnels, reste finalement Beigbeder dans cette nouvelle «fiction-réalité», qui distille au jour le jour pendant deux ans les pérégrinations urbaines d'un «écrivain fictif» tenant son journal mondain *«dans la presse pour que sa vie devienne passionnante»*, écrit-il. Une aventure en somme très contemporaine d'un trentenaire *«égoïste, lâche, cynique et obsédé sexuel»*, promenant son goût des femmes, de la célébrité, des canapés au foie gras et de l'autodestruction aux quatre coins du monde pour mieux apprivoiser une époque que la dérision et l'abus de microcosmes l'empêchent très certainement de saisir pleinement.

Oscar Dufresne, c'est son nom, est un *«homme comme les autres»*, résume dans son bouquin le drôle d'animal social. C'est aussi un *«salaud, un riche célèbre, un encluté qui finalement est au bout du rouleau»*, ajoute-t-il lors d'une interception en règle sur son portable au milieu de sa frénésie parisienne plus tôt cette semaine. *«Oscar est désespéré et il n'arrive pas à être heureux.»*

La recette, conjuguée à d'autres temps dans *Windows on the World*, 99 francs (devenu 14,99 euros),

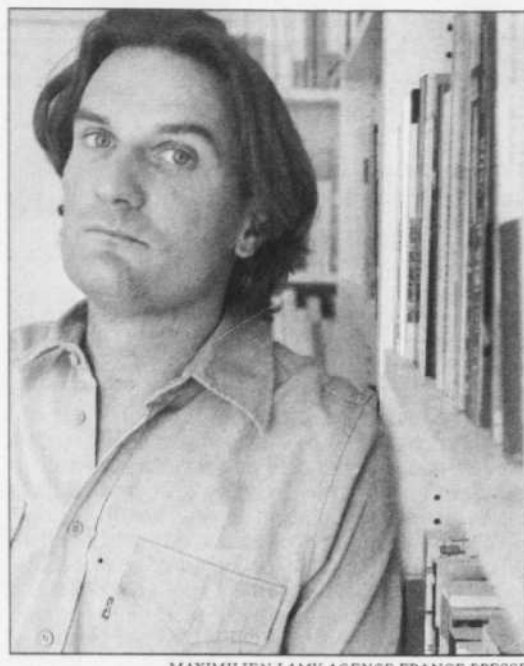
Nowelles sous ecstasy ou *Vacances dans le Coma*, est connue. Elle est aussi prévisible, avec cette ambiguïté cultivée par ce personnage, mi-Oscar, mi-Frédéric, — aussi détestable dans sa démesure et son manque d'humanité qu'attachant dans ses états d'âme de citadin surfant sur les tendances —, qui vit la vie de l'un, rencontre ses amis, savoure les mêmes RSNP (rapports sexuels non protégés), pour mieux critiquer l'existence de l'autre.

«Parfois, j'ai du mal à m'y retrouver, écrit-il en été (le premier chapitre). En fait, je crois que Frédéric Beigbeder aimerait bien être Oscar Dufresne mais n'en a pas le cran. Oscar Dufresne, c'est lui en pire, sinon, pourquoi l'aurait-il inventé?»

Au fil des pages, la question peut tarauder, en effet. Et au-delà de la volonté de se débarrasser d'une image qui sert pourtant très bien sa carrière depuis des lunes et entretient sa cote de popularité auprès d'une génération qui aime s'identifier à ce cynique dépressif carburant à la décadence — féministes et adeptes de l'hermétisme exclues —, l'ex-publicitaire reconverti dans l'édition et les apparitions dans les émissions télévisées et restaurants branchés évoque désormais, comme justificatif, la lourde *«nécessité de combler le vide»*. Celui qui entretient sa superficialité, celle de ses contemporains, qui plus est dans un *«pays [la France] recroquevillé sur son passé qui est en train de mourir»*, selon lui.

«La littérature, c'est un jeu de cubes pour remplir du vide», dit-il lorsqu'on le place devant la mécanique temporelle (des capsules quotidiennes parfois courtes, parfois longues, parfois percutantes, assemblées) qui participe à la construction de *L'Égoïste romantique*. *«Ce vide a été laissé par l'absence de Dieu, par l'absence de signification. Il y a un mystère dans le temps présent qui avant était comblé par la foi. Je remplace cette foi par l'art et je fais de la littérature ma religion.»*

Rien de mieux ne pouvait être espéré. La faconde est efficace. Le sens de la formule-choc, relent de son passé de vendeur de rêve dans une agence de



Frédéric Beigbeder

publicité française, redoutable aussi pour vendre la philosophie Beigbeder. Une philosophie pour trentenaire baignant dans les paradoxes, les doutes, les peurs et les échecs qui viennent parfois avec, et entretenant cet intrigant culte du superficiel, du frivole et du futile qui sied si bien aux oiseaux de son espèce, que l'on aime taxer de légèreté pour mieux esquiver le caustique de leurs dérangeantes critiques. *«C'est marrant, résume-t-il, ce livre a été accueilli comme étant justement très léger alors qu'en fait c'est le*

plus profond, le plus triste que j'ai écrit.»

Sur 398 pages, il est bien sûr question d'engagements — ceux qui effraient l'homme moderne —, de solitude dans des foules, de caviar, de tourisme de boîtes de nuit, de Montréal (normal!), d'amour douloureux, de sexe triste, de martinis, de la quête incessante de la reconnaissance sociale par le culte de l'image, de l'insipidité des événements mondains qui accompagne ladite quête, d'Isabelle Maréchal, de mondialisation ou de cette drôle de fascination pour Bali. Le tout sur fond de *name-dropping*, bien sûr, et de critiques acerbes et lucides des désastres contemporains que sont, entre autres, *«l'amour, le désespoir, le luxe, la publicité»*, lance-t-il.

«À travers tout ça, j'exprime les contradictions de ma génération, poursuit le trentenaire en fin de parcours. Nous aspirons à plus d'idéal, plus d'absolu, à un retour au premier degré, à la sincérité, à l'amour romantique... et en même temps nous remettons continuellement en question tout ça avec une lucidité qui détruit tout et un pessimisme le plus sombre.»

Son calvaire touche toutefois à sa fin: en septembre prochain, son compte va franchir la barre psychologique des 40 ans, avoue-t-il avec un semblant de mélancolie dans sa voie portée par un réseau cellulaire numérique. *«C'est affreux! Quand on pense que le mot "quarantaine" désigne un enfermement d'animaux à la frontière, que l'on met dans une pièce froide pendant 40 jours pour éviter d'attraper des maladies, la perspective n'est pas réjouissante»*, résume-t-il tout en parlant, en guise de célébration, de 40 jours de festivités pour oublier sa triste condition ou de 40 jours d'isolement, dans un coin à moustiques du Québec, pour se gratter la fûte du temps. Et, qui sait, peut-être mettre à profit l'efficacité de son écriture et son acuité pour enfermer le tout dans une autre tentative littéraire de défaire une image qui lui va pourtant si bien.

Le Devoir

POÉSIE

Malédiction en mode mineur

THIERRY BISSONNETTE

À l'approche de la quarantaine, Ivan Bielski vient de publier un premier recueil que l'on n'attendait plus, longtemps après quelques textes parus en revue ou récités lors de différents événements. Il faut aussi préciser que Bielski ne fait qu'un avec Ivy, personnage atypique de la chanson québécoise dont l'expression de l'amour et du social navigue entre le fragile et le furieux.

Bien qu'il figure dans la collection «Initiale» (antichambre du Noroît destinée à de nouvelles recrues), ce premier recueil recèle une écriture aboutie, étonnamment sobre. Concis et à tendance introspective, les poèmes de Bielski sont également habités par le refus d'un réel trop commun. C'est pourquoi, tout en abordant le thème de la solitude avec une relative simplicité, ces poèmes nous proposent des évocations auda-

cieuses, à la lisière de l'irrationnel. *«Entre les enfants qui pleurent armés de bâtons / les couples vociférants et les jeunes filles / en liasse à la fin de leurs études / je roule sur les trottoirs / en quête d'un repas / où je ne figurerais pas au menu»*, est-il dit, comme si quelque damnation flottait dans l'air, alors que plus avant: *«Des hommes jaillissent du train / éparpillés comme du verre / dans la moitié visible de la vie.»*

Dès les premières pages, le titre *Les corps carillonnent* perd une partie de sa connotation joyeuse, le désir ne pouvant s'exprimer sans se mêler aux échos d'un glas quelconque. Il s'agit d'une des qualités de cette poésie que d'investir différentes gammes simultanément, ce qui lui permet d'exprimer l'habitation difficile d'un corps et d'une identité. Hormis dans quelques passages plus convenus, la tension entre le morbide et le merveilleux innerve le recueil avec une grande efficacité, dans une chimie que complète un judicieux agencement

de la suite poétique.

Sans confondre poème et chanson, Ivan Bielski manipule le rythme et les sons avec justesse en limitant l'effusion qui pourrait accompagner ce voyage angoissé en terre adulte. Il en résulte une petite musique aux grands effets, dans une approche de l'image à la fois franche et authentique, qui donne à lire une des plus belles surprises parmi la production récente. *«Le peuplier devant le balcon / le fil électrique / devant le peuplier / quel qu'un / ne tient qu'à un fil»*, écrit encore Bielski dans sa manière plus descriptive, avant de rejoindre son penchant romantique: *«quand le matin scintillant de l'hiver / tourmentera les branches / je ne retournerai pas ses griffes contre moi»*. Voilà une décision peu défaitiste et qu'on aimerait imiter, tout en espérant d'autres poèmes du même auteur.

Collaborateur du Devoir

LES CORPS CARILLONNENT

Ivan Bielski
Le Noroît
Montréal, 2005, 53 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'art secret de l'ennui

CHRISTIAN DESMEULES

Un homme débarque un jour à Montréal, à la recherche d'une jeune pianiste québécoise qu'il a connue à Paris six ans plus tôt. Ils se sont peut-être aimés, peut-être pas, nous ne le saurons vraiment jamais.

Emilien Charles est poète (mais il faudra toutefois attendre la page 97 pour l'apprendre). *«Parisien typique, nerveux, expéditif, patibulaire, un peu arrogant»*, on ne sait rien de lui sinon que depuis toujours il est miné par l'indécision. Pourquoi Montréal? *«Montréal est une ville de vivants [...], une ville sans mémoire, une ville d'amnésiques comme lui, une ville du présent et de l'avenir...»*

Quant à Julie Tremblay, d'origines modestes et campagnardes, pour arriver à Paris (où ils se sont rencontrés) il lui aura fallu *«lutter contre son ignorance, sortir de l'abîme, du tunnel qu'avait été son enfance à Coaticook»*. Vaguement obsédée par sa propre image, elle est attirée par les miroirs — dont le motif semble plaqué sur la trame du roman.

Romancier (*Le Conservatoire, La Déchirure, Les Onze Fils*), nouvelliste et essayiste (*Le Paradoxe de l'écrivain: le savoir et l'écriture*), Claude Vaillancourt enseigne la littérature au collégial. Il est aussi musicien. Les chapitres de *Réversibilité*, son quatrième roman à ce jour, alternent entre les époques et les protagonistes. L'arrivée d'Emilien à Montréal, d'abord, ses efforts pour retrouver la trace de la jeune pianiste, puis sa liaison avec une «fausse» Julie Tremblay, homonyme rencontrée par hasard en écumant le bottin téléphonique. De l'autre côté, sept ans plus tôt, le roman nous raconte l'installation de Julie Trem-

blay à Paris pour y étudier le piano avec un professeur renommé, son apprentissage de la liberté et sa rencontre avec Emilien.

L'auteur s'attarde sur leur biographie, leurs fissures intérieures, sans que cela vienne éclairer le présent du roman: un homme à la recherche d'une femme. Leurs motivations (amoureuses ou artistiques) demeurent floues, abstraites, mal incarnées. Un badigeon de culture musicale — qui connaît Charles-Valentin Alcan (sic), en effet? —, deux ou trois pincées de psychologie des profondeurs (une sœur junkie, un père inconnu), un questionnement léger sur l'identité, enrobé de réflexions un peu verbeuses et sans rien d'original sur Montréal et sur Paris: l'art secret de l'ennui enfin révélé.

Au bout du roman, on découvre qu'il n'a existé vraiment ni couple, ni amour. Lorsque l'homme la retrouve, à la toute fin du roman, Julie a abandonné définitivement le piano (sans que l'on comprenne vraiment pourquoi), elle habite la banlieue de Montréal et est enceinte de trois mois. Voilà. Rien à faire, surtout rien à tenter. Nos vies ne sont pas «réversibles», nous dit ce roman à la construction peu maîtrisée. Un récit surtout sans surprises, accompagné d'une sorte de lourdeur sans drame, sans éclat et sans vie.

Collaborateur du Devoir

RÉVERSIBILITÉ,

Claude Vaillancourt
Triptyque
Montréal, 2005, 252 pages

entre les lignes
la magazine sur le plaisir de lire

Cet été offrez-vous le plaisir de LIRE À L'AIR LIBRE !

Abonnez-vous dès maintenant pour tout savoir sur la rentrée littéraire 2005!

DISPONIBLE DANS LES MEILLEURS KIOSQUES ET LIBRAIRIES DU QUÉBEC.

Bulletin d'abonnement
Remplir et retourner à : Les éditions Entre les lignes Téléphone : 514.526.2620
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1 Télécopieur : 514.526.4111

Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes* et j'économise jusqu'à 25 % sur le prix en kiosque.*

4 numéros / 1 an : 15,87 \$ + tx = 18,25 \$ (institutions : 17,61 \$ + tx = 20,25 \$)

8 numéros / 2 ans : 29,78 \$ + tx = 34,25 \$ (institutions : 33,91 \$ + tx = 39,00 \$)

Nom : _____ Prénom : _____
Adresse : _____
Ville : _____ Province : _____ Code postal : _____
Tél. rés. : _____ Tél. bur. : _____
Courriel : _____

Mode de paiement :
 Chèque ou mandat à l'ordre de : Les éditions Entre les lignes Visa MasterCard
N° carte de crédit : _____
Date d'expiration : _____ Date : _____

Signature : _____

Abonnement en ligne : www.entreleslignes.ca

* Prix en kiosque : 22,96 \$ pour 4 numéros (taxes incluses). Offre valide au Canada seulement.

Reporters sans frontières

JEANLOUP SIEFF
POUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE

En achetant le nouvel album de photographies de Reporters sans frontières, vous nous aidez à défendre les journalistes emprisonnés pour avoir simplement fait leur métier.

EN VENTE MAINTENANT - 12,75 \$

N'attendez pas qu'on vous prive de l'information pour la défendre.

LMPi

reporters sans frontières

www.rsf.org

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Gilles Paquet

GOUVERNANCE
UNE INVITATION À LA SUBVERSION

400 pages, 25 dollars



LE DEVOIR : : : : CAHIER SPÉCIAL

Ne manquez pas nos cahiers livres du 11 et 18 juin prochain!

Le plaisir des lectures estivales

ESSAIS

Onfray contre toutes les religions



Louis Cornellier

D'un penseur allègre et effronté comme Michel Onfray, j'attendais une charge originale, brillamment sauvage et festive, comme celles dont il est parfois capable. Son *Traité d'athéologie*, malheureusement, se présente plutôt comme un enième livre noir des religions, comme une machine de guerre athée recyclée qui transpire la partialité et la mauvaise foi.

Le point de départ de cette diatribe a le mérite d'être clair: la religion est une «*pathologie mentale*» qui repose sur le refus humain de la mort et qui entraîne l'invention de fictions et de fables qui ont pour but d'«*éviter de regarder le réel en face*». A la limite, cela pourrait ne pas être bien grave, mais quand ces fictions deviennent dominantes — ce qui serait le cas depuis plus de quinze siècles —, le danger pointe parce qu'elles entretiennent, surtout dans leurs versions monothéistes, la haine de soi, du monde, du corps, de la femme, de l'intelligence et qu'elles répandent la mort et le sang. En ce sens, conclut Onfray, «*l'athéisme n'est pas une thérapie mais une santé mentale recouvrée*». Aurait-on fait fausse route en considérant l'athée Staline comme un malade mental fini?

Il faut accorder à cette thèse le mérite qui lui revient. Comment nier, en effet, que les trois grandes religions monothéistes portent le lourd fardeau d'une histoire de violence et d'intolérance? Comment nier, de même, le combat acharné qu'elles ont trop souvent mené contre les athées et les dissidents, allant jusqu'à les faire taire, voire les tuer, pour assurer leur domination sur les esprits? Il est vrai, oui, que l'histoire des religions est tachée de sang, et Onfray, avec raison, ne se fait pas prier pour le rappeler. Reste à déterminer, maintenant, si ces noirs résumés l'essence de la religion et si la foi ne tient qu'à la manifestation d'une pulsion de mort qui s'aveugle en se racontant des sornettes. Je laisse à d'autres, plus compétents en la matière, le soin d'évaluer les jugements qu'Onfray réserve au judaïsme et à l'islam pour mieux me concentrer sur sa critique du christianisme.

«*L'existence de Jésus*, affirme-t-il d'abord, n'est aucunement avérée historiquement.» Le personnage serait donc essentiellement conceptuel. Minoritaire, cette thèse a bien quelques tenants dans les milieux de la science historique, mais il faut au moins retenir qu'elle est très loin d'être aussi as-



Michel Onfray

MYCHELE DANIAU AGENCE FRANCE-PRESSE

surée que le philosophe tente de le faire croire. A ce sujet, on pourra lire l'excellent *Jésus, l'homme et le fils de Dieu* (Flammarion) de Michel Quesnel, qui prend le contre-pied de la thèse d'Onfray.

Les Évangiles, écrit-il ensuite, se discréditeraient en multipliant les contradictions et les incohérences. Un exemple: «*Comment croire qu'après un pareil coup de tonnerre — l'assassinat de leur mentor — [les disciples] reprennent le chemin de leur maison sans réagir, se rassembler, ni poursuivre l'entreprise créée par Jésus?*» L'explication par la peur — légitime et évidente — saute, me semble-t-il, aux yeux et, pour le reste, c'est-à-dire la non-réaction, le récit des Actes des apôtres contredit l'affirmation du philosophe.

Il est vrai, cela dit, que le problème des contradictions, dans l'univers monothéiste, demeure et crée un malaise, et Onfray n'a pas tort de le souligner: «*Dans chacun de ces trois livres fondateurs, les contradictions abondent: à une chose dite correspond presque immédiatement son contraire, un avis triomphe, mais son exact opposé aussi, une valeur est prescrite, son antithèse un peu plus loin.*» Aussi, par une logique du prélèvement sélectif, on peut finir par leur faire dire n'importe quoi.

Valable, la thèse mérite d'être nuancée. Le Nouveau Testament, sans être à l'abri des contradictions, présente néanmoins, contrairement aux deux autres livres, une indéniable cohérence. Les épîtres de Paul (dont l'antihédonisme radical s'expliquerait par une «*impuissance sexuelle*» ou une «*libido problématique*») mettent un peu à mal cette cohérence, mais le cas des Évangiles est à part et ne mérite pas cette accusation. En ce sens, opposer, comme le fait Onfray, l'épisode de l'autre joue tendue à celui des marchands du Temple pour en tirer la conclusion que Jésus peut accommoder à la fois les doux et les violents est une niaiserie. Quelle logique y a-t-il, en effet, à blâmer Paul, qui prône «*la soumission à l'ordre et à l'autorité*», et à accabler

le Christ qui la refuse? La colère du juste devant l'injustice est-elle une violence? Le traqueur de contradictions, ici, manifeste toute sa mauvaise foi, tout comme quand il affirme que les philosophes stoïciens riaient de Paul qui tentait de les convertir pour écrire, quelques pages plus loin, que «*l'inculte [Paul] ne parle pas aux philosophes*». Si Onfray avait appliqué sa propre règle qui consiste à «*méditer l'ensemble*», ses conclusions auraient été moins partiales. On se surprend de devoir rappeler cela à un lecteur enthousiaste de Nietzsche, lui-même maître de la contradiction.

On se surprend aussi, pour la même raison, de voir Onfray se servir de la passion d'Hitler pour le Christ afin de discréditer le message de ce dernier. Les nazis, semble-t-il, ne détestaient pas non plus le surhomme nietzschéen. On devrait savoir, pourtant, que cela nous renseigne plus sur eux-mêmes que sur l'objet fantasmé de leur délire, et cette logique s'applique aussi au Christ du Führer. Si un fou s'avisait d'apprécier la prose de Michel Onfray, devrait-on conclure qu'Onfray est fou? Dangereux amalgame.

«*Deux excès*, écrivait Pascal. *Exclure la raison, n'admettre que la raison.*» Pour sa part, André Comte-Sponville, un «*athée chrétien*» selon Onfray, écrit: «*Nous ne savons pas si Dieu existe. C'est pourquoi la question se pose d'y croire ou pas.*» L'auteur de *Traité d'athéologie*, lui, n'admet que la raison et croit savoir que Dieu n'existe pas. Cela donne un rationalisme un peu court, dont la puissance critique est souvent remarquable mais dont les conclusions sont souvent injustes et toujours présomptueuses.

Collaborateur du Devoir

TRAITÉ D'ATHÉOLOGIE

Michel Onfray

Grasset

Paris, 2005, 288 pages

louiscornellier@parroinfo.net

Jeanloup Sieff, photographe

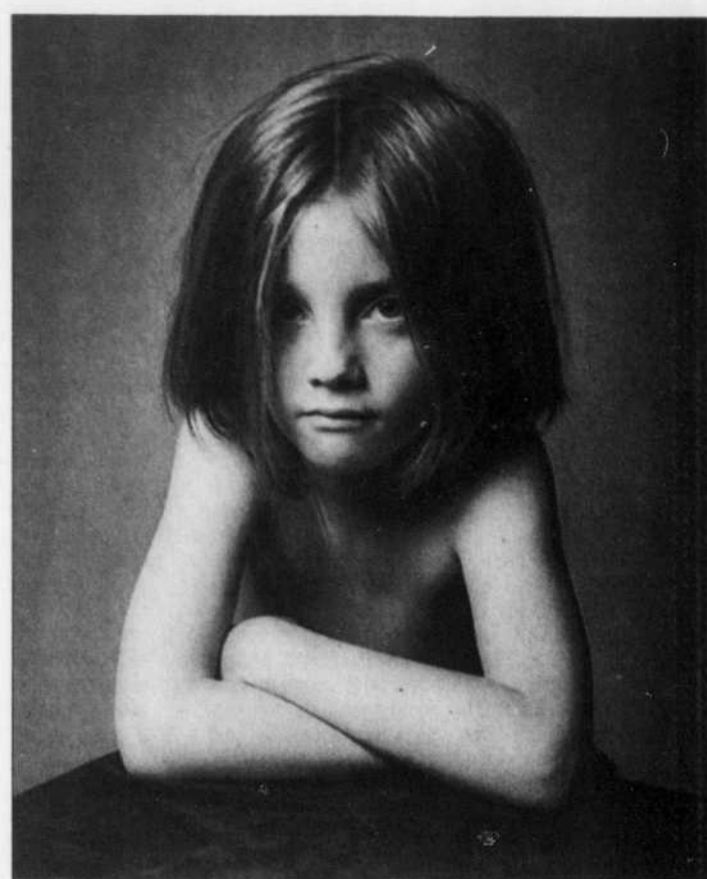
OLIVIER ZUIDA

Pour célébrer son vingtième anniversaire, Reporters sans frontières (RSF) publie un album consacré au photographe français Jeanloup Sieff. Virtuose du Rollei-flex, maestro du noir et blanc, Sieff nous quittait en 2000, laissant une œuvre contrastée, accessible et magnifique.

RSF retrouve enfin la qualité d'impression qui fut celle de ses premières publications. Disponible à prix dérisoire, cet album est impeccablement réalisé. On ne s'en plaindra pas. Et en achetant, vous financerez directement cet organisme qui défend les journalistes du monde entier.

Les photos de Sieff sélectionnées par RSF surprennent par leur diversité. Elles se «*fréquentent*» par affinités. Affinités de thème (un môme ébouriffé côtoie un champ d'herbes folles) ou de composition (l'éclairage d'un buste mène le lecteur... sur la terrasse de ce café parisien!). Les liens entre photos de gauche et de droite ne sautent pas instantanément aux yeux, et l'on apprécie de ne pas voyager idiot.

Marqué par le surréalisme du photographe britannique Bill Brandt, Jeanloup Sieff tournera vite le dos à l'école française, celle des Doisneau ou Cartier-Bresson. En 1961, il s'installe aux États-Unis, comme photographe de mode. Ce sera l'époque faste du *Harper's Bazaar*: les budgets s'envolent, les mannequins défilent, la carrière est lancée. Il gardera un souvenir ému de son séjour new-yorkais: «*Époque bénie où l'on pouvait encore faire des photos de mode en s'amusant et en montrant autre chose que des vêtements ennuyés*», confesse-t-il. La renommée dont il jouit et la souveraineté financière qui l'accompagne permettront à Sieff d'ouvrir son propre studio à Paris, en 1966. Montand, Deneuve, Saint-Laurent, Douglas père, Gainsbourg et Birkin, Coluche et Rochefort, une Charlotte Rampling parfois vêtue, et bien d'autres célébrités défilent devant l'objectif de Sieff, dans un style très marqué par le Rollei-



JEANLOUP SIEFF

Sonia, la fille du photographe

flex, carré, académique.

Parallèlement, l'artiste continue d'explorer, de peaufiner son style. Les années 70 offriront une série de paysages spectaculaires sur la vallée de la Mort, entre autres. Un style est né. Par jeux de filtres, de masquage et de tirages savants, les photographes du monde entier recherchent un ciel «*à la Jeanloup Sieff*», dramatique, aux limites de l'excès. Cette technique, où la lumière n'éclaire plus mais émane du sujet, fera sa griffe. Lorsqu'il sort du studio, le photographe adopte systématiquement le grand-angle, un autre de ses procédés stylistiques. Paysages ou nus, les photos sont signées. L'emploi du grand-angle dans le portrait offre une distance troublante avec le sujet, alors que ce-

lui-ci regarde le spectateur dans les yeux. Autre thème favori: les femmes et leur derrière, Sieff en a posé des dizaines. Dans des compositions irréprochables, ses nus ne sont jamais vulgaires, mais ils provoquent. Peaux naturelles, trop d'os ou pas assez, les femmes de Sieff, troublantes, resplendissent dans leurs imperfections. L'adorable diabolin qui fait la couverture est une diabolisse, Sonia, fille du photographe. Eblouissant.

Le Devoir

JEANLOUP SIEFF,
POUR LA LIBERTÉ
DE LA PRESSE

Reporters sans frontières
Paris, 2005, 154 pages

Les conseils de vos libraires indépendants

LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK

Tony Di Terlizzi, Holly Black (ill.), Héritage, 9,99\$

Déjà à deux tomes, les *Chroniques de Spiderwick* vous entraîneront dans un univers de magie et de féerie irrésistiblement savoureux! Vous y rencontrerez des personnages attachants qui vivent des aventures insolites, sur des illustrations renversantes. À lire absolument! Dès 9 ans.

BRIGITTE MOREAU librairie Monet (Montréal)



POÈMES

Marie Uguay, Boréal, 19,95\$

Marie Uguay savait trouver de petites splendeurs qui fusent et murmurent, note le poète Jacques Brault. Écrits il y a déjà 25 ans, les poèmes de Marie Uguay disent toujours, avec tendresse mais lucidité, l'intensité et la vérité du moment. Une de nos plus importantes poètes, à n'en plus douter.

RENÉ PAQUIN librairie Clément Morin (Trois-Rivières)

RUELLES, JOURS OUVRABLES

André Carpentier, Boréal, 29,95\$

Dans ses pérégrinations de marcheur urbain, Carpentier nous fait découvrir un univers secret et poétique au fil des saisons et des souvenirs qu'il partage avec nous.

YVES GUILLET librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



Jocelyne Robert

LE SEXE EN MAL D'AMOUR

Jocelyne Robert, Éditions de L'Homme, 24,95\$

Le sexe en mal d'amour est beaucoup plus qu'une simple dénonciation de la pornographie à outrance qui fait loi, c'est un vibrant plaidoyer en faveur de l'amour vrai, du désir et de l'érotisme.

ÉRIC SIMARD librairie Pantoute (Québec)

LES ORIGINAUX

L.E. Vollick, Triptyque, 20,95\$

Au cœur des années 1980, Magpie, jeune fille issue de la sous-culture urbaine où la drogue et l'alcool sont omniprésents, prend conscience de la fragilité de son univers à la suite de certains événements. Un premier roman très bien écrit!

MARIE-BELLE GIRARD librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)



EXPOSITION Les personnages de Tessema

Du 2 au 30 juin 2005

présentée par

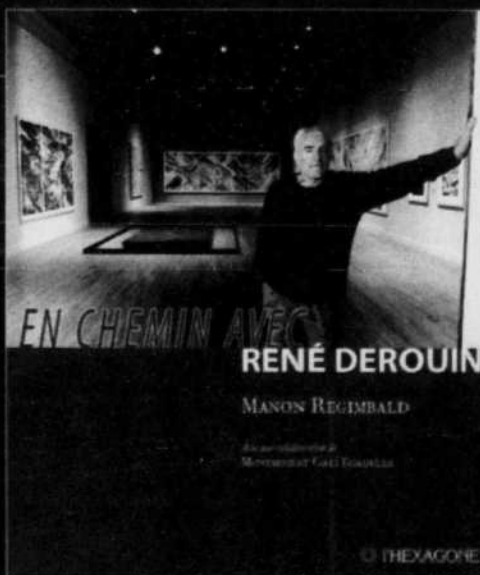
VUES D'AFRIQUE Rallye Expos 2005
et la Librairie Monet

Vernissage le lundi 6 juin 2005 de
17h00 à 20h00 en présence de l'artiste

Lieu : Librairie Monet, 2752 de Salaberry,
Galeries Normandie, Montréal
Métro Henri-Bourassa autobus 69 ouest
tél.: 514-337-4083 • www.librairiemonet.com

Manon Régimbald

Dans ce livre qui fait le bilan des cinquante ans de pratique artistique de René Derouin, Manon Régimbald invite le lecteur à refaire le chemin de ce grand créateur. Illustrée de centaines de photos et reproductions, cette somme magnifique rend compte d'une démarche d'artiste qui demeure profondément pensée en action.



● L'HEXAGONE

www.edhexagone.com

le libraire
Bimestriel gratuit

mai-juin 2005
Maintenant en librairie



www.lelibraire.org
Le portail du livre au Québec

Avec l'aide de Patrimoine Canada

Canada

Une réalisation des librairies indépendantes :

LIBRAIRIE PANTOUTE

MORIN

Les Bouquinistes

LIBRAIRIE LE FURETEUR

Librairie Monet

Informations : info@lelibraire.org

BLOC-NOTES

Ici et là

On émerge de l'avion, l'esprit encore flottant dans un ailleurs meilleur à peine quitté, déjà lointain. Puis l'air du pays vous chatouille les narines et le voyage s'estompe. Une question surgit alors dans l'esprit, impérieuse: que s'est-il passé durant notre absence? Si on avait manqué quelque chose... Vieux réflexe frileux.

Après tout, en France, l'herbe était sans doute plus verte qu'à Montréal. Le soleil de mai y avait brillé tout chaud durant vos absences. Et gageons que le Festival de Cannes fut plus excitant qu'un univers culturel québécois entre deux saisons. J'avais même pu croquer des bouts de Paris après le marathon de cinéma. Pas de quoi se plaindre, ni sentir l'étreinte de cet étrange regret...

La terre n'avait pas cessé de tourner pour autant dans notre petit monde culturel. Ratés, pour moi, les sursauts voyeuristes d'un Québec ému aux larmes par les confessions de Nathalie Simard. Loupée aussi, la sortie du film *C.R.A.S.Y.*, triomphalement reçu par mes confrères.

Remarquez, il y a du bon à se farcir les événements culturels après les autres. Un léger recul temporel fait paraître excessifs bien des émois, des engagements.

Chouette, il est vrai, cette chronique québécoise de Jean-Marc Vallée, à cent coudées au-dessus de son film précédent, *Liste noire*. Mais *C.R.A.S.Y.* m'apparaît moins réussi que le bijou belge *Ma vie en rose*, d'Alain Berliner en 1997, dans la même lignée. Du charme à revendre, mais des personnages secon-



Odile Tremblay

daïres mal dessinés: «Le meilleur film québécois des vingt dernières années», comme certains l'ont décrit. Allons donc! Les coups de cœur collectifs carburent à l'émulation, à la surenchère. D'ailleurs, rien de tel qu'une pluie d'éloges sur une œuvre pour engendrer la déception après coup.

A cheval entre ici et ailleurs, on jongle avec les comparaisons. Cette semaine, passant devant la Grande Bibliothèque de Montréal, si populaire à un mois bien sonné, avenante avec sa luminosité et ses livres chambrés, elle m'a semblé d'autant plus fonctionnelle que j'avais fréquenté son homologue parisienne quelques jours plus tôt...

De fait, on accède à la Bibliothèque de France, site François-Mitterrand, à ses risques et périls, surtout par temps de pluie et de grand vent. Alors, ses escaliers extérieurs glissants, aux marches trop espacées, sous l'effet de la bourrasque, transformant le lieu en patinoire ou en piste d'envol. Malheur au porteur de parapluie! Il risque de piquer tout droit vers

la tour Eiffel ou même de viser la lune, un coup parti, avant même d'avoir fait le plein de lecture. Un comble, convenons-en...

Cet édifice a-t-il été conçu pour des humains ou pour des extraterrestres? Mystère! Tant de voix se sont payé sa drôle de tronche. N'empêche! Chaque visite vous laisse éberlué. Et ces pavillons si espacés les uns des autres...

Une expo sur Sartre m'avait attirée dans la Bibliothèque de France. Un siècle après sa naissance, anniversaire oblige, l'auteur des *Mots* hérite un peu partout d'une seconde vie. A défaut de s'enfiler ses œuvres, le public apprend à mieux le connaître. C'est toujours ça de pris.

Sur le site François-Mitterrand, par écran interposé, on regarde sa tête si vilaine d'où s'échappe une voix de fausset. Plus intéressant à lire qu'à écouter ou regarder, l'écrivain-philosophe. Simone de Beauvoir a tellement mieux vieilli que son compagnon. Belle et chaleureuse à jamais, la dame du *Deuxième sexe*. Pas orateur pour deux sous, Sartre. Et comment résumer sa pensée complexe en quelques formules-chocs? Notre époque serait sans pitié pour son absence de télégenie. Gageons qu'il ferait patate chez Ardisson...

Mais l'expo nous fait plonger avec plaisir dans ses manuscrits, ses lettres de jeunesse, ses photos jaunies, ses affiches et des extraits de ses pièces de théâtre. Une autre ère renait à travers les jours sombres de l'Occupation, la solidarité des conversations de café, l'engagement, la pensée respectée et

triomphante. Une autre ère, en effet...

Des extraits du documentaire *Portrait croisé*, réalisé par la Québécoise Madeleine Gobeil en 1967, qui présente des interviews avec Sartre et Beauvoir, figurent en bonne place dans cette expo. Il faut dire qu'ils constituent les meilleurs entretiens filmés du célèbre couple. Radio-Canada en eut jadis la primeur. Aujourd'hui, la bibliothèque parisienne prend le relais.

En France comme ailleurs, on se heurte à sa propre société, mais peut-être la traîne-t-on partout comme un carapace de tortue.

Sortant de l'Expo, j'ai couru vers d'autres merveilles: les dessins érotiques de Gustav Klimt au Musée Maillol, un rayon de soleil sur les iris de jardin de Monet à Giverny, la voix du comédien Jacques Serey récitant du Proust au Théâtre du Petit Montparnasse...

En vacances, le temps nous appartient et les lieux de culture sont si inspirants à Paris...

Où ai-je pu attraper cette carte postale du groupe Artistik Reso, découverte au retour dans mon sac? En tout cas, cette simple inscription en blanc sur fond rouge m'a accroché l'œil: «La culture est salvatrice parce qu'elle est irremplaçable pour ouvrir les esprits, les rendre plus tolérants et aussi les distraire», y lit-on.

La carte est épinglée au-dessus de mon bureau en désordre au Devoir; je la lorgne de temps en temps, ravie par cette description que j'ai fait mienne dare-dare.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Quatre heures quarante minutes de Gainsbourg et ce n'est pas assez



D'AUTRES NOUVELLES DES ÉTOILES

Serge Gainsbourg
Coffret 2 DVD édition limitée
Mercury / Universal (Dep)

Que d'images à chérir, que d'images! Voyez Gainsbourg expliquant à la petite France Gall comment il faut chanter *Dents de lait, dents de loup*, chanson principale d'une émission de variétés à gogo de janvier 1967. Voyez le même Gainsbourg, rictus au faciès, alors qu'il partage avec la jeune France Gall une version — salace pour lui, innocente pour elle — des *Sucettes*, pendant la même fabuleuse émission. Voyez Gainsbourg en 1959, tout en oreilles avant que les tifs des années 60 ne le recouvrent en partie, poussant à plein nez une chanson ressortie des oubliettes, *Adieu créature*. Voyez Gainsbourg changer devant vos yeux ébahis, petite bête terrorisée par l'intervieweuse Denise Glaser en 1965, puis arrogant dandy en 1971 devant la même, puis épave glorieuse en 1982. Voyez la performance intégrale de l'album-culte *Histoire de Melody Nelson*, telle que diffusée en décembre 1971 et jamais montrée depuis. Voyez Gainsbourg chantant Ferré en yé-yé (*Monsieur William*), regardant Anna Karina jusqu'au fond de l'âme tout au long du duo *Ne dis rien*, s'offrant *J'suis snob* de Vian en 1977. Et ainsi de suite. Quatre heures quarante minutes de documents essentiels, dont on ne se lasse pas tellement Gainsbourg et son alter ego altéré Gainsbarre crèvent l'écran. Ou l'éclaboussent, c'est selon.

Et pourtant, pour qui a pratiqué le moins le moins, l'insatisfaction guette. C'est que le fan a déjà chez lui le coffret vidéo paru en 1994, qui proposait quelque six heures de documents pareillement exceptionnels. Les mêmes, majoritairement, à quelques récentes trouvailles près (la totale de *Melody*, principalement). Et pas mal d'autres. Manquent cruellement à l'appel: la géniale suite de *Poinçonneur des lilas*, impayable *Fosseyeur de Pacysur-Eure* (creusant des trous au lieu de les poinçonner!); un délicieux duo avec Gillian Hills intitulé *Une petite tasse d'anxiété*; *L'Assassinat de Franz Léhar*, un autre duo chic, celui-là avec Philippe Clay; l'extraordinaire court métrage de la session d'enregistrement à Londres d'*Initials B.B.*; *L'Herbe tendre*, historique rencontre Gainsbourg-Michel Simon; l'inénarrable *Constipation Blues* osé en compagnie de Screamin' Jay Hawkins. Et ainsi de suite. Pas exactement des chiquenaudes.

Il faut évidemment se procurer le DVD double: l'image a forcément gagné en définition, le son mono est nettement plus largement mono qu'avant (quand les play-back d'origine ne sont pas carrément remplacés par des remixages en Dolby Digital 5.1). Et puis, on ne peut pas vivre décemment sans avoir chez soi *Melody Nelson* au grand complet. Dommage, tout de même, qu'à l'instar des coffrets DVD de Brel et de Brassens, on n'ait pas simplement tout mis. La technologie progresse, mais la peau se chagrine.

APRÈS L'AMOUR

Karin Clercq
Pias Recordings / Beggars' Banquet (Sélect)

Karin Clercq est cette chanteuse belge révélée en 2002 par l'album *FemmeX*, disque assez prometteur dont on avait bien aimé la pop aux mélodies heureuses, avantageusement servies par un timbre joli. Disque qui valut d'ailleurs à Karin Clercq le prix Rapsat-Lelièvre 2004, l'ancien prix Québec-Wallonie-Bruxelles qui récompense en alternance des artistes émergents d'ici et de là-bas pouvant plaire ici comme là-bas. Cela dit, j'ai aimé moyennement les arrangements sur ce *FemmeX*, arrangements qui me semblaient aussi touffus qu'étouffants, reposant un peu trop sur les programmations et les ambiances préfabriquées. Ça manquait de chaleur humaine, tous ces artifices.

Ce n'est certainement pas le cas de ce nouveau disque intitulé *Après l'amour*, lequel, comme son titre l'indique, se passe en pleine intimité. Ça ne veut pas dire que Karin Clercq nous surasse des choses au creux de l'oreille, voire au creux de l'oreiller, mais ça donne la couleur de ce disque nettement plus porté vers l'organique et la sobriété, à base de guitares, le plus souvent des acoustiques mais aussi des électriques, très finement utilisées. Ça ne réinvente pas le schmilblick, n'est pas Camille qui veut, mais c'est de la pop de qualité qui balance bien agréablement et qui enjolive le décor. On n'est pas loin, pour donner un référent local, de ce qu'une Nancy Dumais fait chez nous. De la belle pop honnête et bonne pour la santé.

Mais si les chansons signées Karin Clercq-Guillaume Jouan valent presque toutes le détour, il faut bien



avouer ceci: la meilleure chanson de l'album n'est pas d'eux. C'est la reprise d'un Moustaki moins connu que *Le Métèque*, pour changer, ballade de niveau supérieur intitulée *Dire qu'il faudra mourir un jour*. C'est dire à quel point il est difficile de se mesurer aux grands répertoires. Bêtement, ça fait paraître celui de Karin Clercq plus petit, alors que ses airs à elle sont plus que valables dans le contexte de la chanson pop d'aujourd'hui. Drôle d'impression.

S. C.

ÉLECTRO

COMPILATION
SOUL GOSPEL
Artistes variés
(Soul Jazz-Fusion III)

Soul Jazz est devenue une référence pour quiconque cherche à replonger dans l'histoire, plutôt se-

crète, des grandes musiques populaires. Qu'elle s'intéresse aux pionniers du reggae ou même aux lendemains du punk, cette étiquette anglaise a prouvé à maintes reprises qu'elle travaille avec minutie et sérieux. A titre d'exemple, on prend cette récente compilation *Soul Gospel* qui montre à quel point le sacré se manifeste à bien des niveaux. Des débuts d'Aretha Franklin en passant par l'incomparable Odette (une version à couper le souffle de *Pastures of Plenty* du légendaire Woody Guthrie) et la fervente émotionnelle des Staple Singers, cette fresque de soixante minutes donne un aperçu d'une inspiration spirituelle qui évite le sermon intransigeant. Qui peut résister à la fougue d'Irma Thomas sur *In Between Tears* ou encore à la grâce de Jessy Dixon qui clame avec joie *Love Lifted Me*? On a même droit à une étonnante reprise du classique *Eleanor Rigby* par Kim Weston. Bien évidemment, l'ensemble du corpus provient du début des années 70, avant même que l'industrie n'en arrive au pire de sa forme. D'une beauté sans retenue, *Soul Gospel* lève le voile sur l'une des périodes les plus fructueuses de la musique noire américaine. Un vrai cadeau du ciel.

David Cantin

JAZZ

LOVE FOR SALE

Chet Baker
Just A Memory/Fusion III

La date a son importance: 1978. C'est au cours de cette année-là que cet enregistrement a été réalisé. Le lieu? Le défunt Rising Sun, fondé par un personnage haut en couleur: Doudou Boicel. Toujours est-il qu'à l'époque, Chet Baker est à la croisée des chemins. Depuis son retour sur la scène en 1974, il prend soin de remonter graduellement les marches qui mènent au panthéon du jazz.

Il n'est alors pas pressé. Tout ce qu'il recherche se résume à ceci: retrouver la maîtrise instrumentale qui avait fait sa fortune dans les années 50. Lorsqu'il se présente à nous cette année-là, les tâtonnements qui ont caractérisé sa réapparition aux côtés de Gerry Mulligan sont choses du passé. Il est par contre en pleine expérimentation. Il multiplie les essais.

Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, il tente de parvenir à la fusion harmonieuse entre le style feutré qu'il affectionne et l'épaisseur inhérente au saxophone baryton sans oublier une formation rythmique au grand complet. Le résultat? Il est à l'image de l'homme: fragile. Cet album a valeur de témoignage historique. C'est après cela qu'il va réduire son orchestre à un quartet avant de le réduire de nouveau pour se concentrer au trio. Ce *live* à Montréal devrait séduire avant tout les amateurs de Chet, l'homme à la trompette d'argent.

Serge Truffaut

SFJAZZ COLLECTIVE

Étiquette Nonesuch

L'idée de regrouper huit musiciens réputés pour leur profond instrumentale appartient au saxophoniste Joshua Redman. C'est lui qui a convaincu les artistes suivants de le rejoindre: Nicholas Payton à la trompette, Josh Roseman au trombone, Miguel Zenon à l'alto, le vétérinaire Bobby Hutcherson au vibraphone, la Canadienne Rene Rosnes au piano, Robert Hurst à la contrebasse et Brian Blade à la batterie.



Au cours d'une tournée dans les grandes villes californiennes, ce collectif a enregistré les sept morceaux qui lui propose aujourd'hui. C'est à souligner, trois compositions sont signées Ornette Coleman. Le Coleman des années 60. Celui, plus précisément, de *Free Jazz*. Les quatre autres pièces ont été écrites par des membres du collectif.

Le résultat est évidemment égal à la réputation de ces artistes. C'est bien joué. Bien enveloppé, fort bien produit. Un bémol? C'est un peu trop sage. Un peu trop convenu.

S. T.

CLASSIQUE

DÉCOUVERTES

Chadwick: Symphonie n° 2.
Esquisses symphoniques.
Orchestre national de la radio d'Ukraine, Theodor Kuchar.
Naxos 8.559 213.
Ohzawa: Concerto pour piano n° 3 «Kamikaze», Symphonie n° 3 «Symphonie de la création du Japon». Ekaterina Saranceva (piano); Orchestre philharmonique de Russie, Dmitri Yablonski.
Naxos 8.557 416.
Still: Symphonie n° 1 «Afro-améri-

caine», Africa, In Memoriam. Orchestre symphonique de Fort Smith, John Jeter. Naxos 8.559 174.

Vous en avez assez de Beethoven, Brahms, Mahler et autres icônes du XIX^e siècle? Voici trois suggestions, tirées des parutions récentes du catalogue économique Naxos.

Le plus ancien de ces compositeurs est George Whitefield Chadwick (1854-1931), un Américain qui témoigne du fait que la venue à New York de Dvorak, six ans après la composition de cette 2^e *Symphonie*, allait dans le sens d'une esthétique qui y prévalait déjà. Si les *Esquisses*, postérieures, sont, elles, ouvertement un hommage au compositeur tchèque, la symphonie s'inscrit dans un «air du temps» qui brasse des échos de Schumann, de Tchaïkovski et de Dvorak en une fusion, déjà patente, de musique folklorique du continent et de musique savante européenne.

William Grant Still (1895-1978), élève de Chadwick, est connu (dans les livres surtout) pour être le grand compositeur noir américain. Le disque Naxos réunit des partitions très emblématiques qui se nourrissent de profondes racines afro-américaines. Une très belle musique, vraiment.

Le Japonais Hisato Ohzawa (1907-1953) est un cas à part. La liste de ses professeurs ressemble au *Who's who* de la musique des années trente: Converse, Sessions et Schoenberg à Boston; Nadia Boulanger, Roussel, Schmitt, Ibert et Tansman à Paris. Le moment le plus frappant de ce disque est le second mouvement du concerto pour piano, qui évoque

le *Concerto en sol* de Ravel. Partout ailleurs on entend une musique cosmopolite, entre raffinement et exaltation, qui peut se comparer à celles de Roussel et Prokofiev.

Ces trois découvertes sont très bien défendues par des orchestres modestes mais engagés.

Christophe Huss

ALBÉNIZ

Ibéria (Livres I-IV). Navarra (complété par W. Bolcom), La Vega, Yvonne en visite!, España: Souvenirs. Marc-André Hamelin (piano). Hyperion 2 CD CDA 67476/7 (distr. SRI).

Pas de surprises pour ceux qui ont assisté en avril 2004 au concert de Marc-André Hamelin. Le plaisir du disque est de voir ici les quatre livres d'Ibéria agencés dans le bon ordre. On trouve ici un pianisme toujours aussi phonogénique, au service d'une très grande clarification de la redoutable écriture d'Albéniz. Voilà une interprétation d'Ibéria rythmiquement décentée et parfaitement nette, sans le moindre compromis et sans artifice excessif. La relative limite de l'exercice est que cela reste du piano (au plus haut niveau jamais gravé, certes), là où les grands interprètes tels Esteban Sanchez ou Alicia de Larrocha ont attaché plus d'importance à la création d'atmosphères. C'est infinitésimal et peut-être consanguin, mais les paysages écarasés par la chaleur, la jovialité des fêtes, la moiteur des quartiers populaires, cela fait aussi partie d'Ibéria. Mais ça, ce n'est pas sur la partition, cela naît d'un son plus modelé, plus nourri et divers...

C. H.

Une initiative et une présentation de

Maison poésie

Marché francophone de la poésie

en coproduction avec

Montréal capitale mondiale du livre 2005

LA VILLE CORPS ET ÂMES

Mise en scène : Alexis Martin
Direction artistique : Claude Beausoleil
Conception des éclairages : Stéphane Jolicœur
À l'animation, les poètes complices : Stéphane Despatie et Yolande Villemaire

Les poètes

Antonio D'Alfonso, Pierre Barrette, Franz Benjamin, Yves Boisvert, Carole David, Jean-Marc Desgent, Kim Doré, Hélène Dorion, Louise Dupré, Michèle Lalonde, Mona Latif-Ghattas, Bertrand Laverdure, Caroline Lousseize, France Mongeau, Pierre Nepveu, Michel Pleau, Danny Plourde, Jean-François Poupart, Bernard Pozier, Dominique Robert, André Roy, David Solway, Élise Turcotte, David Wormäker

Billet : 8 \$
Dimanche 5 juin 2005
20 h

USINE ©
1345, avenue Lalonde (métro Beaudry)
Billetterie, tél. : (514) 521-4493
ADMISSION, tél. : (514) 790-1245

